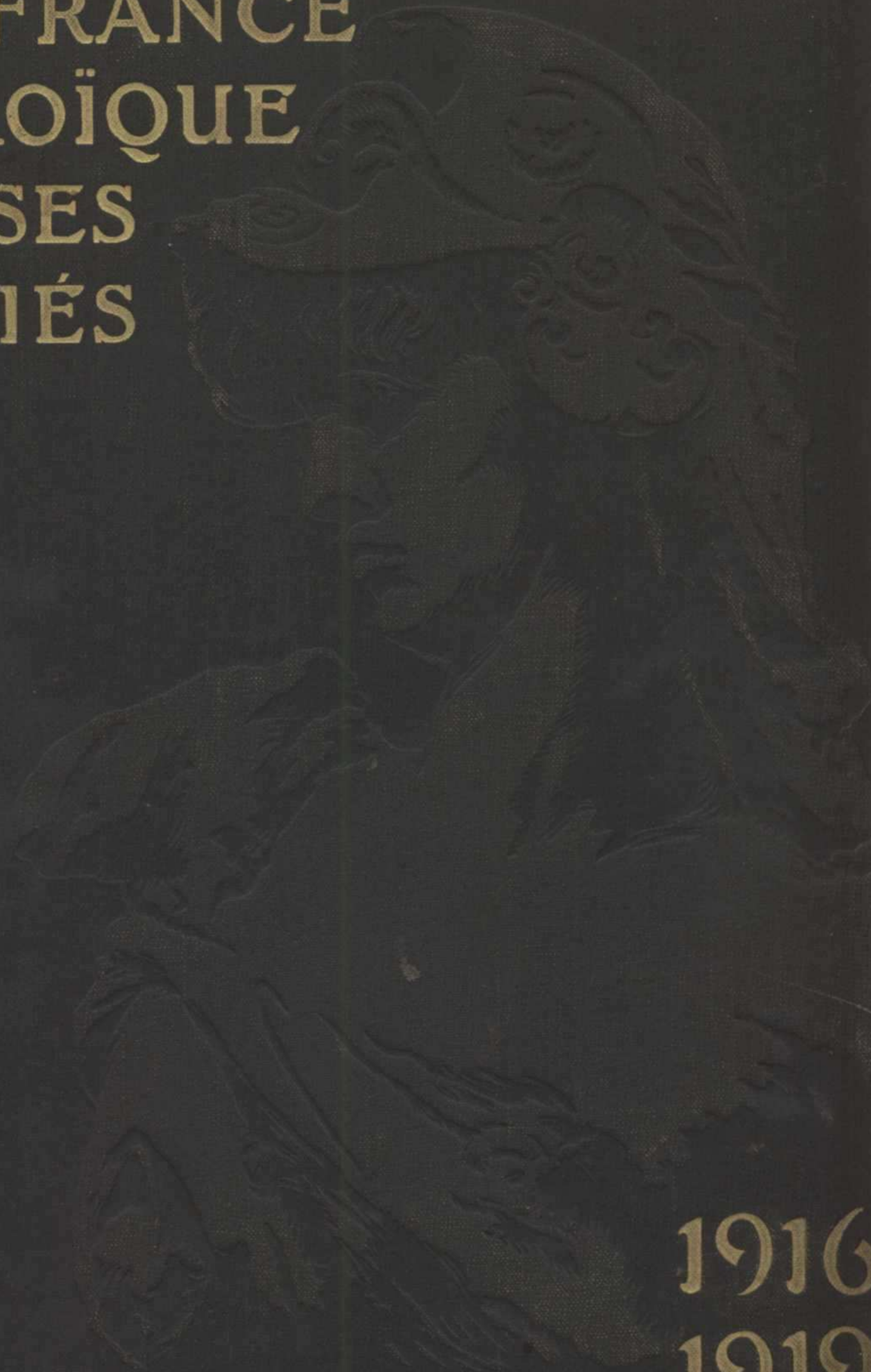


LA FRANCE
HÉROÏQUE
ET SES
ALLIÉS



1916
1919

LIBRAIRIE LAROUSSE PARIS

LA FRANCE
HÉROÏQUE
ET SES ALLIÉS

LA FRANCE HÉROÏQUE ET SES ALLIÉS

PAR GUSTAVE GEFFROY
LÉOPOLD-LACOUR. LOUIS LUMET

TOME SECOND



692 Reproductions photographiques.
25 Planches hors texte en noir et en couleurs.
5 Cartes en couleurs. 9 Cartes en noir.

PARIS. — LIBRAIRIE LAROUSSE



CONSTANTINOPLÉ. — LA CORNE D'OR ET LE QUARTIER DE GALATA, VUS DE STAMBOUL.

I

LA TURQUIE VASSALE DE L'ALLEMAGNE

L'INTERVENTION DE LA TURQUIE. — LES ESSAIS TURCS D'OFFENSIVE AU CAUCASE ET EN ÉGYPTÉ. — LA CAMPAGNE DE MÉSOPOTAMIE. — LA CONQUÊTE DE L'ARMÉNIE. — LA RÉVOLTE DU GRAND CHÉRIF DE LA MECQUE.



L'ORIENT, cause immédiate et lointaine de la guerre de 1914, devait être entraîné dans l'immense conflit. Pouvait-il demeurer impassible et laisser son sort se régler sur les champs de bataille de Pologne et de France? Personne ne le pensait, malgré les déclarations successives par lesquelles les États balkaniques, Grèce, Roumanie, Bulgarie, Turquie avaient proclamé leur neutralité dans la lutte engagée entre l'Autriche et la Serbie d'abord, puis entre la Triple Entente et la Double Alliance. A Athènes comme à Bucarest, à Sofia ainsi qu'à Constantinople, des préparatifs militaires, des mobilisations partielles montraient le désir de tous les gouvernements d'avoir une armée prête, lorsqu'ils se décideraient à l'action.

Du reste, les deux groupes de belligérants, chacun de son côté, essayaient d'obtenir l'appui, jugé important, des États balkaniques. Paris, Londres, Petrograd, pressaient Venizelos de venir au secours de la Serbie, pendant qu'ils invitaient Bratiano à joindre comme en 1877 l'armée du roi

Carol aux légions du Tsar. A Sofia, au contraire, c'étaient Berlin et Vienne qui cherchaient à attirer dans leur orbite la Bulgarie hésitante de Ferdinand de Cobourg et de M. Radoslavof, et à Stamboul, Guillaume II et François-Joseph n'avaient même pas besoin d'intriguer : depuis longtemps déjà la Turquie n'était que la vassale des empires du Centre.

L'intervention de la Turquie. — La mainmise définitive de l'Allemagne sur la Turquie marquait le terme d'une évolution commencée il y avait plus de quarante ans.

Après 1871 Bismarck avait lancé l'Autriche vers l'Orient, et il lui avait fait attribuer la Bosnie-Herzégovine ainsi que la surveillance des routes de Salonique. Mais, en même temps, il s'était efforcé d'acquiescer une forte influence sur la Turquie d'Abdul-Hamid afin de se préparer un auxiliaire dans une lutte future contre la Russie. Ébloui par les souvenirs de Sadowa et de Sedan, la Turquie avait confié à des officiers prussiens — notamment à von der Goltz — le soin de réorganiser son armée pendant que Krupp renouvelait son matériel de guerre. Guillaume II, encore plus intéressé que son vieux ministre par les affaires d'Orient, y consacra de longs et persévérants efforts.

En 1880 il allait à Constantinople, où il offrait son amitié à Abdul-Hamid, et, l'année suivante, pour mieux manifester ses sympathies à la Turquie, il signait un traité de commerce dans lequel l'Allemagne renonçait en partie aux *Capitulations*, garanties traditionnelles accordées aux Européens dans l'empire ottoman. De ce jour l'Allemagne fut toute-puissante à Constantinople ; fournitures, concessions de chemins de fer, tout appartient à ses industriels et à ses financiers. Un firman daté de 1893 et confirmé en 1903 accordait à la *Deutsche Bank* le privilège de construire une voie ferrée de la Marmara à Bagdad, entreprise gigantesque qui livrait à l'Allemagne les richesses économiques de la Turquie. Enfin c'est en 1898 que Guillaume II accomplit son fameux voyage à Jérusalem, où il se posa en protecteur du monde musulman.

Les victoires de l'armée turque, organisée à la prussienne, sur les troupes grecques en 1897 avaient encore accru le prestige de l'Allemagne, et la révolution jeune turque qui, en 1908-1909, remplaça Abdul-Hamid par Mohammed V ne changea rien à cette situation. Les officiers auteurs du mouvement — en particulier Mahmoud Chevket pacha et Enver pacha — avaient fait leurs études à Berlin et étaient des admirateurs de l'Allemagne. Le remarquable ambassadeur de Guillaume II à Stamboul, Marschall von Bieberstein, fit aisément la conquête des politiciens ottomans qui avaient conservé quelque méfiance à l'égard de l'ex-protecteur d'Abdul-Hamid. Même les défaites turques durant les guerres de 1912-13 n'atteignirent pas leur foi dans l'Allemagne. Loin d'attribuer leurs désastres aux méthodes prussiennes, les Turcs se reprochèrent seulement d'avoir été les médiocres élèves de von der Goltz. Et le premier soin d'Enver pacha, vrai maître de la Turquie après l'assassinat de Mahmoud-Chev-



ENVER PACHA ET TALAAT BEY.



VON DER GOLTZ.



LIMAN VON SANDERS.

ket — fut d'enrôler une nouvelle mission dirigée par le général Liman von Sanders et chargée de commander réellement l'armée ottomane.

Au printemps de 1914, l'Allemagne règne donc à Constantinople. Ni la Russie, considérée comme l'ennemie héréditaire, ni l'Angleterre, ni la France — que l'on flatte pour obtenir d'elle un emprunt — n'ont d'influence. Aussi sûrement que l'Autriche, la Turquie est l'alliée du Kaiser, et Bernhardi, dans son livre *l'Allemagne et la prochaine guerre*, additionne les forces turques avec les troupes de Guillaume II et de François-Joseph.

Le 1^{er} août, quand la lutte commence par la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, le gouvernement ottoman n'a pas d'hésitation. Il se déclare neutre, mais en même temps se prépare fiévreusement à se joindre au Kaiser contre le Tsar et, par là même, contre la France et l'Angleterre. La mobilisation générale est proclamée en Turquie, et Enverpacha, d'accord avec Liman von Sanders, organise aussitôt deux armées : l'une en Arménie, prête à envahir la Caucase russe, l'autre en Syrie, menaçant l'Égypte et la route de Suez; la première sous les ordres d'Enver, la seconde commandée par Djemal pacha.

Les puissances de l'Entente ne pouvaient pas rester indifférentes devant une pareille attitude. Loin de dégarnir d'hommes les régions du Caucase, le Tsar y envoya des renforts, et l'Angleterre expédia deux divisions supplémentaires en Égypte,

pendant qu'une escadre franco-anglaise se préparait à surveiller la Méditerranée orientale. En même temps les ambassadeurs de l'Entente offraient à Constantinople de garantir l'intégrité absolue de l'empire ottoman, mais Enver pacha et ses collègues négligeaient même ces propositions, et s'engageaient de plus en plus avec les puissances centrales.



ROUTE MILITAIRE DE LA PROVINCE DE KARS.

Les deux croiseurs allemands le *Gaben* et le *Breslau*, qui, le 4 août au matin, avaient bombardé Bône et Philippeville, pourchassés par la flotte franco-britannique, avaient pourtant réussi (8 août) à gagner les Dardanelles. Suivant les règles indiscutées du droit international, la Turquie, officiellement neutre, devait désarmer — après 24 heures de séjour — tout navire de guerre belligérant qui s'était réfugié dans ses ports. Enver Pacha crut pouvoir tourner la loi internationale par une bouffonnerie : il remplaça sur les deux croiseurs le pavillon allemand par le pavillon ottoman, et il déclara le 11 août que le *Gaben* et le *Breslau* venaient d'être vendus au sultan. Une pareille vente, du reste — même si elle eût été effective — était encore illégale d'après les conventions de la Haye, et les ambassadeurs de l'Entente le remontrèrent aux ministres turcs. Mais que servaient de platoniques observations ? La flotte franco-anglaise de Boué de Lapeyrière, qui avait poursuivi le *Gaben* et le *Breslau*, croisait maintenant devant les Dardanelles, prête à détruire les vaisseaux allemands s'ils quittaient leur refuge. Plusieurs membres du gouvernement français eussent voulu que, sans plus attendre, l'amiral français reçût l'ordre de forcer les Détroits — alors mal défendus — pour aller couler jusqu'en face de Constantinople les deux bâtiments allemands. Mais, en Angleterre, sir Ed. Grey s'y opposa ; il voulait éviter de « pousser à bout » la Turquie, espérant malgré son attitude que celle-ci pourrait s'affranchir du joug germanique. Cette timidité parut en Orient une marque d'impuissance, et elle précipita les événements.

Au début de septembre 1914, les Turcs fermèrent les Dardanelles, coupant ainsi toute communication maritime entre la Russie et ses Alliés, puis, quelques jours après, ils abolirent les *Capitulations* sans consulter les puissances intéressées. La Triple Entente se contenta de vaines protestations. Cependant c'était le moment où la fortune, d'abord si favorable à l'Allemagne, semblait prête à l'abandonner : après Charleroi, la Marne, Arras, l'Yser, après Tannenberg,

Lemberg, Augustowo, Przemysl. Et sur le point de se jeter dans la mêlée, la Turquie, sentant la partie grosse, hésitait ! Ses maîtres allemands ne lui permirent pas de longues réflexions. Justement parce qu'il luttait avec peine contre l'Entente, Guillaume II avait besoin de renfort. Il comptait qu'une offensive turque obligerait la Russie à dégarnir son front de Pologne et des Carpathes au profit du Caucase, et il décida d'entraîner — au besoin malgré elle — la Turquie dans la guerre.

Le 29 octobre 1914, deux torpilleurs turcs maquillés entraient dans le port d'Odessa, détruisant plusieurs navires russes et endommageant le paquebot français *Portugal*, tandis que le *Gaben* et le *Breslau*, déguisés en navires ottomans, se présentaient, le premier devant Sébastopol et le second devant Theodosia, qu'ils bombardaient. On peut croire que les équipages allemands des deux croiseurs avaient agi à l'insu du gouvernement turc, mais celui-ci n'osa pas les désavouer. Quand les ambassadeurs de Russie, de France et d'Angleterre réclamèrent comme preuve de la bonne foi du ministère ottoman le renvoi de tous les instructeurs allemands et le désarmement du *Gaben* et du *Breslau*, leurs propositions restèrent sans réponse. Ainsi provoqués, les puissances de la Triple Entente déclarèrent, le 2 novembre 1914, la guerre à la Turquie.

Les essais d'offensive turcs au Caucase et en Égypte. — A Berlin la nouvelle de l'intervention ottomane suscita un véritable enthousiasme. Les héritiers d'Osman et d'Edhem pacha, les vainqueurs de Plevna, de Pharsale, de Tchataldja ne représentaient-ils pas une force militaire avec laquelle les ennemis de l'Allemagne devraient compter ? Les soldats du sultan auraient-ils besoin de nombreuses semaines pour bousculer les faibles contingents russes et anglais destinés à défendre la Caucase et l'Égypte ? Et tous les musulmans, à l'annonce de la guerre sainte proclamée par le successeur du Prophète, ne se joindraient-ils pas dans



PATROUILLEURS ANGLAIS LE LONG DU CANAL DE SUEZ.

l'univers aux armées des trois empereurs; de l'Inde au Maroc un soulèvement général des mahométans sujets de la Triple Entente n'allait-il pas se produire? Tous ces espoirs furent trompés. Aucune révolte n'éclata dans les colonies asiatiques et africaines de l'Entente, et, seule, l'Italie — encore neutre — rencontra de vraies difficultés à l'intérieur de la Libye où les Ottomans, après quelques succès, furent cependant vite arrêtés.

Sur le front du Caucase, pour couvrir la grande place forte d'Erzeroum, les Turcs avaient concentré plus de 150 000 hommes — les IX^e, X^e et XI^e corps en entier, des parties du I^{er} et du XIII^e corps — et les Russes n'avaient pas 100 000 hommes à leur opposer. Leur infériorité numérique même les obligea à prendre l'offensive. Dès le début de novembre, ils refoulèrent le XI^e corps et arrivèrent jusqu'aux portes d'Erzeroum. Toutefois le gros des forces turques était massé au nord-est de la capitale de l'Arménie dans la direction de Kars et d'Ardahan, et le I^{er} corps auquel s'étaient jointes des bandes musulmanes entra dans cette dernière ville, à la fin de décembre 1914, après avoir franchi la frontière dans la région d'Olty. En même temps les IX^e et X^e corps opérant à sa droite réussissaient par de vigoureuses contre-attaques à repousser l'aile droite russe jusqu'à Sarykamich au sud-ouest de Kars à 140 kilomètres d'Erzeroum. Mais par leurs succès même les Turcs s'affaiblissaient, tandis que l'armée du Tsar, en se repliant sous une menace d'enveloppement, venait s'appuyer sur des renforts constitués par des troupes sibériennes et des cosaques. Aussi les Russes reprenaient l'offensive le 3 janvier 1915 et après un chaud combat ren-



G. Elliott et Fry.

GÉNÉRAL SIR PERCY LAKE.



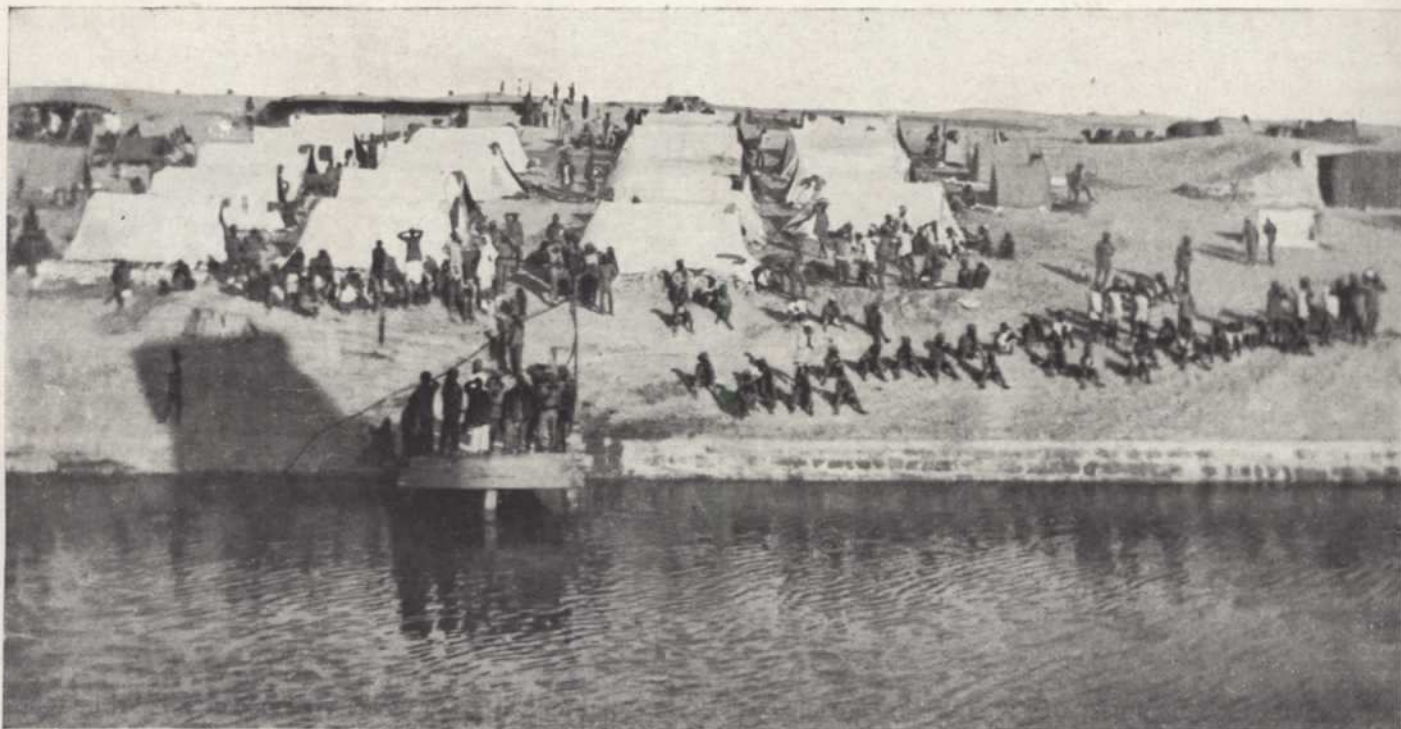
GÉNÉRAL JOHN MAXWELL.

traient dans Ardahan, pour se porter aussitôt à la rencontre des IX^e et X^e corps arrêtés devant Sarykamich par l'énergie d'une faible garnison. Le IX^e corps était presque complètement écrasé, perdant son chef et son état-major, mais le X^e moins éprouvé réussissait en partie à s'échapper. Pendant que les cosaques le poursuivaient, le XI^e corps venait à son secours. Celui-ci battait les colonnes affaiblies par leur marche en avant, puis atteignait la plaine de Sarykamich. Tout l'effort des Russes se concentrait aussitôt contre ce corps inquiétant. Le 15 janvier il était mis en déroute près de Karaourgan, et ce brillant succès parachevait la victoire russe. L'armée de nos Alliés était beaucoup trop faible pour l'exploiter et marcher sur Erzeroum, mais au moins la Caucasic était vide d'ennemis. Le plan minutieusement préparé par l'Allemagne et la Turquie n'avait abouti qu'à un désastre.

Turcs et Allemands avaient fondé autant d'espoir dans une campagne contre l'Égypte : l'échec devait être semblable.

Depuis 1882 toute la vallée du Nil, dépendance nominale du sultan de Constantinople, était occupée, sans titre légal, par des troupes britanniques. Le souverain indigène, le khédive, n'était plus que le vassal de l'agent diplomatique anglais. L'Europe avait accepté cette situation, qui valait à l'Égypte une prospérité sans précédent : la Turquie même, après quelques protestations, s'était tue, et le khédive Abbas Hilmi se contentait d'intriguer avec quelques agents allemands.

Dès le mois d'août 1914 l'Angleterre s'était pourtant empressée d'envoyer des troupes en Égypte, cette vraie clef de son empire colonial, par le canal de



CAMPEMENT INDOU SUR LES BORDS DU CANAL DE SUEZ.

Suez. En même temps, elle interdisait au khédive qui se trouvait à Constantinople le retour au Caire où ses machinations auraient pu devenir dangereuses, et ce fut le chef de l'armée britannique, un officier énergique, sir John Maxwell, qui devint le seul maître de l'Égypte. Toutefois, lorsque la Turquie provoqua la Triple Entente, l'Angleterre dut prendre de nouvelles dispositions. Les Turcs annonçaient que Djemal pacha, ministre de la marine et gouverneur de la Syrie, allait, à la tête de 100000 hommes, franchir

les déserts de la péninsule du Sinaï, traverser le canal et pénétrer en Égypte où il rétablirait Abbas Hilmi, avec l'espoir que cette tentative serait appuyée par un soulèvement des partisans du khédive exilé. Sans être inquiétante, la situation de l'Égypte pouvait devenir sérieuse. Le gouvernement anglais se décida à éviter tout prétexte d'agitation. Le 17 décembre 1914, George V, par une déclaration solennelle, annonça qu'il prenait désormais le protectorat de l'Égypte, mettant ainsi fin à la suzeraineté de la Turquie, et,



EMBARQUEMENT SUR LE NIL DE TROUPES ÉGYPTIENNES.

quelques jours après, une seconde proclamation destituait Abbas Hilmi, pour le remplacer par son oncle le sultan — titre nouveau, marque d'indépendance à l'égard de Stamboul — Hussein Kamel pacha, prince populaire parmi ses récents sujets.

Le général Maxwell put ainsi s'occuper uniquement de la défense de l'Égypte. Il évacua le Sinaï dont il détruisit les puits et il installa son armée sur une ligne de tranchées creusées à l'est du canal de Suez. Il avait à sa disposition 90 000 hommes, des territoriaux anglais, des Australiens, des Néo-Zélandais. Selon les méthodes allemandes, les Turcs, loin de cacher leurs préparatifs d'attaque, les annoncèrent bruyamment. A la fin de janvier 1915, ils réussirent à atteindre la région du canal qu'ils essayèrent de forcer du 2 au 3 février. Pris sous le feu de bateaux de guerre anglais et français — le *Bruix* se distingua tout particulièrement — les Turcs ne gagnèrent la rive occidentale qu'en trop petit nombre pour tenter une action sérieuse. Les quelques éléments qui avaient traversé le canal furent aisément dispersés et capturés par la cavalerie britannique. Malgré l'effet de surprise qui avait failli entraîner le succès, la campagne de Djemal pacha avait manqué son but.

A plusieurs reprises les Allemands annoncèrent qu'ils préparaient une forte expédition contre le canal de Suez et l'Égypte. Leurs menaces étaient surtout destinées à inquiéter l'Angleterre pour l'obliger à maintenir sans combattre de



GÉNÉRAL GORRINGE.

Cl. Elliott et Fry.
GÉNÉRAL TOWNSHEND.

nombreux effectifs qui auraient pu être utilement employés sur d'autres théâtres de la guerre. Cependant dix-huit mois après l'offensive du printemps 1915, les Germano-Turcs entreprirent en août 1916 contre l'isthme de Suez une opération d'une certaine envergure. Une petite armée de 14 000 hommes à la suite de différents combats arriva presque aux portes de Port-Saïd. Mais les 4 et 5 août les forces ottomanes furent gravement

battues et les Anglais firent 2 500 prisonniers. L'Égypte et le canal étaient gardés avec vigilance et à l'abri de toutes les tentatives de l'ennemi.

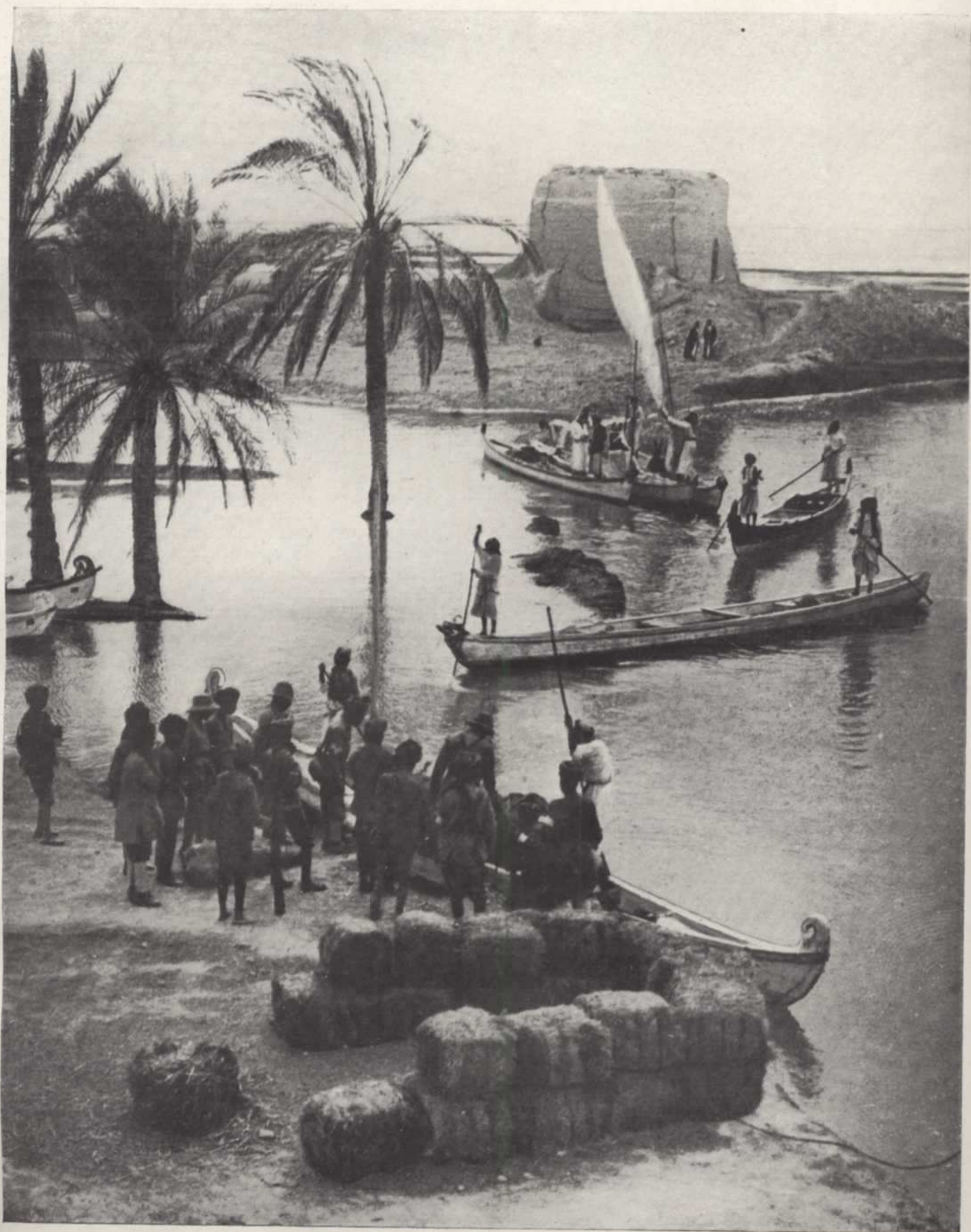
La campagne de Mésopotamie. — L'antique Chaldée, la région où les deux grands fleuves de l'Asie Mineure, le Tigre et l'Euphrate, rapprochent leurs cours avant de les confondre en formant le Chatt-el-Arab, a été l'une des contrées les plus riches du globe, et elle le serait encore si elle n'était depuis des siècles abandonnée à la néfaste domination turque. Les maîtres du pays ont absolument négligé l'entretien des canaux d'irrigation et des digues qui assuraient la fertilité de ces régions : aussi les rives du Tigre et de l'Euphrate sont-elles tantôt inondées, tantôt desséchées, et seulement habitées par quelques tribus arabes très pauvres. Les grandes puissances européennes n'ignoraient rien de cette situation, et la Mésopotamie était l'objet de leur convoitise. L'Allemagne en particulier songeait à



KUT-EL-AMARA.



LA SALLE DE CLASSE DES TROUPES NOIRES, AU DÉPÔT DE MENTON. — AQUARELLE DE MARGUERITE DELORME.



ÉTAT-MAJOR ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE.



CAVALIERS KURDES.

prolonger le chemin de fer de Bagdad jusqu'au golfe Persique pour procéder à une véritable annexion économique. De son côté, l'Angleterre, relativement voisine de la Chaldée par ses possessions indiennes, était attentive à faire échouer ces plans allemands. Elle s'était déjà installée à Koweït, un bon port à 100 kilomètres au sud de l'embouchure du Chatt-el-Arab. Les coloniaux anglais ne dissimulaient pas qu'en cas de partage de l'empire ottoman — comme l'éventualité en avait été un moment envisagée en 1912 — le Royaume-Uni réclamerait toute la Mésopotamie; la guerre venant à éclater entre la Turquie et les puissances alliées, l'idée naquit, à la fois à Londres et à Delhi, d'une expédition toute coloniale destinée à occuper le pays désiré. Nulle pensée stratégique à l'origine de la campagne de Chaldée. L'Angleterre veut donner à ses prétentions territoriales la sanction d'une conquête.

L'Inde possédait les ressources suffisantes pour former le corps expéditionnaire indispensable, et c'est de Bombay que partit la division anglo-indienne du général sir John Nixon chargée de l'opération. Les Turcs n'étaient pas préparés à une rigoureuse résistance, c'est presque sans combat que les troupes britanniques débarquèrent à Bassorah, le grand port fluvial et maritime du Chatt-el-Arab (novembre-décembre 1914). Un mois après les Anglais étaient maîtres de toute la région jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate aux environs de la ville de Kourna. La rapidité du succès fit impression en Europe et dans l'Inde, dont le vice-roi, lord Hardinge, vint visiter la nouvelle conquête pour en préparer l'organisation.

Mais les Turcs s'étaient enfin décidés à renforcer leur VII^e armée établie en Chaldée, ou, selon leur appellation, dans l'Irak. Son

chef Nour Eddin bey harcela le général Nixon à la fois au sud-ouest de Bassorah et au nord-est en portant une colonne d'une dizaine de mille hommes en territoire persan pour menacer les communications anglaises avec la mer. Le général Nixon refoula la première attaque et soutint la seconde en lui opposant à son tour une colonne placée sous les ordres du général Goringe. Celle-ci remonta le Karoun — l'un des affluents du Chatt-el-Arab — atteignit la petite ville d'Ahouaz dont elle s'empara; puis elle marcha au nord-ouest, vers la vallée du Tigre, pour prendre de flanc les positions turques qu'un autre lieutenant de Nixon, le général Townshend devait attaquer de front. Nour Eddin, gêné par cette double menace, abandonna ses lignes et la ville d'Amara (3 juin 1915) en perdant 1800 prisonniers.

Pendant que ses troupes progressaient dans la vallée inférieure du Tigre, le général Nixon de son quartier général de Kourna lançait une autre colonne le long de l'Euphrate. Malgré les difficultés dues à l'inondation, à la chaleur, à l'insuffisance du matériel flottant, ses soldats pénétrèrent après trois semaines de combat dans la ville de Nasirié,

point de jonction de la seule voie reliant, entre l'Euphrate et le Tigre, le canal El-Haï (25 juillet).

Maître de Nasirié et d'Amara Nixon prit la décision de marcher sur Bagdad, bien que ses forces fussent assez fai-



POPULATIONS ARMÉNIENNES APRÈS LEUR DÉLIVRANCE PAR LES RUSSÉS.



ARMÉNIE, MÉSOPOTAMIE, ÉGYPTE ET GOLFE PERSIQUE.



TROUPES RUSSES AU CAUCASE.

bles. Nour Eddin possédait encore deux positions sérieusement préparées pour arrêter l'envahisseur, l'une à l'extrémité nord du canal El-Haï près de Kut-el-Amara, l'autre aux portes mêmes de Bagdad autour des ruines de Ctésiphon. Le général Townshend reçut l'ordre de les emporter avec moins de vingt mille hommes.

La chaleur était épouvantable, mais les eaux avaient baissé. Le 12 septembre, la division Townshend, partie d'Amara, débarquait à trente kilomètres environ de Kut ; le 26, elle attaquait les lignes ottomanes organisées sur les deux rives du fleuve, à Es-Sinn, et le 28, à la suite d'assauts répétés, elles étaient enlevées et Kut était conquis. Mais Nour Eddin se retira en bon ordre, et Townshend commit l'imprudence de le poursuivre malgré sa faiblesse numérique. Il organisa une base qu'il estima solide, autour de Kut, et il partit vers le nord, retardé par les difficultés du ravitaillement. Sans combat il atteignit le 20 novembre 1915 Ctésiphon, où l'attendait Nour Eddin, qui avait reçu des renforts. Le général turc attaqua les Anglais le 22, et, après deux jours d'une lutte très sanglante, Townshend put garder le champ de bataille. Cependant trop affaibli pour continuer à maintenir l'ennemi, il lui fallut se replier et gagner Kut en toute hâte. Il y parvint le 5 décembre, et les Turcs, qui le talonnaient de près, l'y assiégèrent, après quelques tentatives infructueuses pour enlever le camp anglais.

A la nouvelle de l'échec subi à Ctésiphon et du siège de Kut, le général Nixon, coupable au moins de témérité, avait été remplacé par sir Percy Lake, un vieil officier des Indes, et le premier soin du nouveau général fut d'organiser une colonne ayant mission de délivrer Townshend.

Sous les ordres du général Aylmer elle se concentra à 70 kilomètres de Kut, et elle se mit en route le 6 janvier 1916, divisée en deux groupes, commandés par les généraux Wembell et Youngusband, qui marchèrent de chaque côté du fleuve. Le 13 janvier, elle atteignait Orah où elle repoussait les Turcs, et quelques jours après elle était arrêtée par de fortes lignes établies par des officiers allemands,

celles de Umm-el-Hannah. Il était très difficile de les aborder. L'inondation particulièrement violente gênait le mouvement des troupes ; les Turcs recevaient renforts sur renforts et le général von der Goltz — qui devait mourir pendant la campagne — était venu se mettre à leur tête. Les trois premiers mois de 1916 passèrent sans qu'il y eût d'attaque sérieuse. Cependant Townshend envoyait par télégraphie sans fil de quotidiens messages pour presser ses camarades de le secourir, la famine menaçant la garnison assiégée. Le général Lake répondant à ses appels donna enfin l'ordre de briser coûte que coûte la résistance turque. Aylmer jugé peu actif fut remplacé par Gorringer, et celui-ci réussit à enlever le 5 avril les lignes d'Umm-el-Hannah, puis les lignes de Felahié dont les Turcs lui reprirent une partie le 17 avril. Les pertes étaient élevées ; l'inondation grandissait, et derrière les positions emportées s'en trouvaient d'autres beaucoup plus solides. Le général Gorringer, en dépit de son énergie, dut renoncer à une entreprise évidemment impossible. Dès lors Townshend n'avait plus qu'à céder. Le 29 avril, ayant épuisé ses vivres, il capitulait avec sa garnison forte encore de 3000 Anglais et de 6000 Indiens. Sa résistance avait duré 143 jours, et sa chute ne marquait pas l'échec final de l'effort britannique. Les Turcs n'essayèrent même pas de chasser le général Gorringer des environs de Kut-el-Amara, moins encore de le rejeter à la mer. Mais le désastre de Townshend condamnait une entreprise mal conçue et mal organisée qui ne pouvait qu'absorber sans grand profit des forces plus utiles assurément sur d'autres parties du vaste front.

La conquête de l'Arménie. — La reddition de Kut-el-Amara n'était au reste qu'un épisode malheureux dans l'ensemble des opérations orientales. Au moment même où elle s'accomplissait, les Russes vengeaient dignement les morts des Dardanelles et de la Chaldée. En quelques mois d'efforts vigoureux, l'armée du grand-duc Nicolas, le nouveau vice-roi de la Caucasic, achevait la conquête de l'Arménie.



SENTINELLE ARMÉNIENNE.

Pendant toute l'année 1915, les opérations chômèrent presque entièrement dans le Caucase. Les Turcs en profitèrent pour procéder méthodiquement à l'extermination des populations chrétiennes de l'Arménie, sous le prétexte que les Arméniens, pourtant si dociles, souhaitaient en secret le succès des armées russes. Le gouvernement ottoman prescrivit officiellement le 20 mai 1915 « l'éloignement de la zone de guerre des éléments suspects », et plusieurs centaines de milliers d'Arméniens des vilayets d'Arménie, d'Anatolie et de Cilicie furent ainsi brutalement expédiés au fond de l'empire dans les districts arabiques. Ces arrestations en masse furent accompagnées de pillages, de massacres, de cruautés inouïes. C'est la III^e armée de Mahmoud-Kiamil pacha qui fut chargée de l'horrible besogne. Les colonnes de déportés, maltraités en route, fondirent de façon effrayante, et c'est à peine si quelques femmes et quelques enfants parvinrent aux lieux de relégation qui leur avaient été assignés. Ignorés en Europe pendant plusieurs mois, ces nouveaux massacres d'Arménie, pires que ceux du temps d'Abdul-Hamid, furent enfin dénoncés par des neutres courageux, Américains et Suisses. Ils soulevèrent dans le monde entier une émotion profonde et une indignation générale, et ce sont peut-être ces sentiments qui, à la fin de 1915, déterminèrent le gouvernement russe à reprendre l'offensive sur le théâtre asiatique de la guerre.

Le grand-duc Nicolas, qui avait commandé avec talent comme généralissime les armées russes, reçut la mission de diriger l'opération, et on lui donna pour principal lieutenant le général Youdenitch, un officier vigoureux et expérimenté. Tous deux organisèrent l'entreprise dans un secret absolu, et, décidés à foncer sur Erzeroum, ils feignirent de ne s'occuper que de la Perse. Cet État musulman était tombé dans une anarchie complète. Deux schahs avaient passagèrement occupé le trône; les ministères se succédaient avec rapidité sans pouvoir établir un ordre véritable. Depuis leur accord de 1907 la Russie et l'Angleterre s'étaient virtuellement partagé la Perse; aussi les Persans, à la fois par sentiment de fraternité musulmane — malgré leurs luttes tradition-

nelles avec les Turcs — et par nationalisme, étaient hostiles aux puissances de l'Entente, en particulier à la Russie. Le gouvernement russe avait longtemps dédaigné leur agitation. Il avait fait pourtant occuper la région nord-est de la Perse, la province d'Azerberdjan et son centre Tauris, puis il avait constitué un corps expéditionnaire pour pacifier tout le pays. Le général Baratoff qui le commandait entra dans Téhéran, Ispahan, et marcha dans la direction de Bagdad comme s'il voulait donner la main aux Anglais de Chaldée. En réalité Baratoff n'avait pas 20 000 hommes, et sa campagne n'était qu'une simple démonstration, à laquelle le grand-duc Nicolas donna de l'importance

dans la presse russe, parvenant ainsi à inquiéter les Turcs.

Pendant ce temps se préparait l'offensive d'Erzeroum. Le grand-duc ayant reçu des renforts tirés de l'armée de Bessarabie constituée sous les ordres du général Tcherbachev, troupes destinées primitivement à agir contre les Bulgares, décida d'attaquer en plein hiver, malgré le froid qui atteignait 25° au-dessous de zéro et les tourmentes de neige. Le plan russe consista à jeter une masse considérable sur le centre turc, tandis que de simples détachements devaient exercer leur pression sur les ailes des Ottomans. Il fallait refouler par surprise les Turcs vers Erzeroum afin de pouvoir s'emparer de la ville. La situation de la capitale de l'Arménie à 2 000 mètres d'altitude au milieu d'un camp retranché bien organisé — ceinture de forts modernes — eût rendu un siège régulier interminable.

L'offensive se produisit de trois côtés à la fois et surtout dans la direction de Keprikeuy. Malgré l'obligation imposée aux soldats russes de monter leurs canons sur les pentes neigeuses, les troupes caucasiennes attaquèrent avec une énergie extraordinaire. Les Turcs ne tinrent pas devant leur fougue, et battus, le 19 janvier 1916, ils se réfugièrent derrière les murailles d'Erzeroum. Venant du nord, du sud et de l'est, les Russes les poursuivirent, et, le 10 février, commença l'assaut des ouvrages extérieurs. Deux forts du nord, quatre de l'est étaient emportés et les sorties de la garnison repoussées. En même temps la colonne qui descendait du nord marcha vers l'ouest pour achever l'encerclement d'Erzeroum, mais les Turcs, menacés d'une prochaine capitulation, évacuèrent la ville (16 février 1916) et les restes de la garnison se retirent sur Erzindjian.

La prise d'Erzeroum porta le désarroi dans l'armée ottomane. Liman von Sanders, assisté de Vekib pacha, vint en hâte pour reconstituer l'armée défaits. Ils échouèrent dans leur tâche, car l'élan russe était irrésistible. L'armée du grand-duc Nicolas, divisée en cinq colonnes, ne cessait de progresser : l'une marchait vers le sud-ouest dans la direction de Trébizonde à la rencontre d'une autre qui suivait le littoral par Riza et Solakly. A la gauche de ces deux



Comm. par l'illustration.

VUE GÉNÉRALE D'ERZEROU, LE LENDEMAIN DE L'OCCUPATION DE LA VILLE PAR LES TROUPES RUSSES, QUAND DURAIENT ENCORE LES INCENDIES ALLUMÉS PAR LES TURCS.

colonnes, une troisième descendait la vallée de Kara-Su, la quatrième s'était engagée dans la vallée de l'Euphrate par Melazkert et Mouch, et la cinquième était partie de Van occupé par les Russes. Ces deux dernières eurent de rapides succès et s'emparèrent successivement d'Achlat, de Tardivan, de Mouch et de Bitlis.

Mais c'est à sa droite que le grand-duc Nicolas avait engagé l'opération la plus importante, le long du littoral, avec la coopération de la flotte de la mer Noire; la marche sur Trébizonde, le grand port de la province, relié à Erzeroum par une route carrossable. Une série de débarquements opérés sans peine obligèrent les Turcs à abandonner leurs positions successives, parallèles à la côte, pendant qu'une colonne partie d'Erzeroum attaquait par le sud-est. Au début d'avril une bataille s'engageait au sud de Trébizonde, d'où les Turcs se retirèrent le 18 après six jours de furieux combats.

La résistance ottomane était rompue et trois colonnes russes se lancèrent à la poursuite des troupes vaincues, en direction d'Erzindjian, siège du IX^e corps turc. Elles eurent à surmonter d'extraordinaires difficultés de terrain dans un pays de montagnes où les routes praticables étaient rares. Cependant la colonne de droite avançait de Trébizonde par Jevizlik, celle du centre par le Haut Tchörök et celle de gauche par Mamakhatan en menaçant Erzindjian d'enveloppement. La colonne du centre s'emparait le 16 juillet de Baïbourt, puis de Gumuskhaneh le 22 et d'Arđore le 23, tandis que celle de gauche marquait à l'est une sérieuse avance. La situation des Turcs à Erzindjian devenait très difficile, aussi évacuaient-ils la ville où les Russes entraient le 25 juillet 1916. Ce succès complétait la conquête de l'Arménie.

La révolte du grand chérif de la Mecque. — Non seulement les sujets mahométans des puissances de l'Entente ne tentèrent aucun mouvement contre leur protection, mais ce furent les Turcs qui eurent à combattre le grand chérif de la Mecque, Sa Hautesse Hussein pacha. Celui-ci, émir de la ville sainte, possède en Arabie un prestige incontesté. Il représente la pure tradition coranique, et l'abdication des Turcs devant les Allemands n'avait pas été sans émouvoir ses sentiments de chef religieux. Aussi, répondant au désir des Arabes, proclama-t-il en juin 1916 l'indépendance de l'Arabie envers le pouvoir du sultan de Constantinople. C'était un événement d'une gravité exceptionnelle pour le monde musulman.

De nombreux soldats vinrent de l'Arabie centrale et occidentale se ranger sous la bannière du grand chérif Hussein aussitôt après sa proclamation, et il put rapidement disposer d'une petite armée qu'il plaça sous les ordres de ses deux fils aînés, Faïsal et Ali. Les hostilités commencèrent le 9 juin, et en quelques jours les Arabes s'emparèrent de la Mecque et de son port Djeddah, prenant 10 canons de campagne, 15 mitrailleuses, 100 officiers, 2500 soldats et 150 fonctionnaires civils. L'échec était sensible pour les Turcs, et le grand chérif avait fait arracher les rails du chemin de fer du Hedjaz de façon que les renforts ne pussent pas leur arriver. Enver pacha, qui avait inspecté l'Arabie, dont il se méfiait, avait placé de fortes garnisons dans les villes de la côte, mais les soldats turcs ne résistèrent pas à l'impétuosité des Arabes. Yambo, le port fortifié de Médine, tombait après Djeddah, puis c'était Taïf qui se rendait, centre important à 80 kilomètres au sud-est de la Mecque, et, en quelques mois, la souveraineté du sultan — ou plutôt du gouvernement jeune

ture inféodé aux Allemands — n'existait plus dans le Hedjaz. Les lieux saints, centre de l'immense famille musulmane, étaient sous la protection des Arabes, qui en avaient chassé les Turcs.

En proclamant l'indépendance de l'Arabie, le grand chérif devenait l'allié des puissances de l'Entente. L'Angleterre déclarait que les villes et les contrées qui faisaient l'objet du culte pieux des musulmans resteraient sous

l'autorité de Hussein pacha sans qu'elle eût à intervenir.

« Pendant de longues années, affirmait le gouvernement britannique dans une proclamation adressée à ses sujets musulmans, les Arabes souffrant du mauvais gouvernement turc ont espéré le jour où ils pourraient regagner leurs libertés anciennes, et des révoltes contre la domination turque en Arabie ont été fréquentes dans le passé.

« Les méfaits du gouvernement actuel de Constantinople et sa complète soumission à l'influence allemande ont plongé la Turquie dans une guerre désastreuse.

« Cela reste la politique invariable de la Grande Bretagne de s'abstenir de toute immixtion dans les affaires religieuses et de ne rien épargner pour mettre les villes saintes de l'islam à l'abri de toute agression extérieure. »



Comm. par le Journal.

GÉNÉRAL YODENITCH.



Comm. par le Journal.

CHÉRIF EL-HUSSEIN.

De son côté le gouvernement français envoyait à l'émir de la Mecque une députation pour le féliciter et lui offrir des présents. Elle était composée de notables musulmans, choisis parmi nos plus dévoués sujets d'Algérie, de Tunisie et du Maroc. Ils reçurent à Djeddah un accueil enthousiaste. Le grand chérif Hussein, descendant du prophète, par une fille de Mahomet, parlant à ses coreligionnaires dans une

audience solennelle, se glorifiait d'avoir dressé contre les Turcs l'étendard de l'islamisme, et disait toute sa fierté de combattre aux côtés des puissances de l'Entente, affirmant en outre qu'il n'ignorait pas ce que la France avait fait pour les musulmans. A l'issue de la réception il adressait ce télégramme au Président de la République.

« Comment n'exprimerais-je pas mon admiration pour l'intérêt que la nation française nous a manifesté en prenant l'initiative de cette importante mission au moment où elle s'occupe, avec ses Alliés, de la défense de la civilisation et du droit des gens. »

La propagande de l'Allemagne dans les pays de l'islam avait été stérile, et ceux qu'elle avait cherché à tourner contre nous étaient devenus nos fidèles collaborateurs.



« LE TURC COURAGEUX NE CRAINT PERSONNE : VOYEZ COMME IL TIRE LA LANGUE A NOS ENNEMIS. »

(Caricature d'un journal humoristique d'Odessa.)



LA FLOTTE FRANCO-BRITANNIQUE CROISANT DEVANT LES DÉTROITS.

Cl. Meurisse.

II

AUX DARDANELLES

L'ACTION NAVALE. — L'EXPÉDITION DE GALLIPOLI. — LES BATAILLES DE KRITHIA. — ANZAC ET SUVLA. — LA FIN DE LA CAMPAGNE.



Une double offensive turque avait échoué en Egypte comme au Caucase, mais la pression ottomane demeurait forte et tout danger d'invasion n'avait pas disparu. Pour protéger de façon efficace et Tiflis et le Caire il n'y avait qu'un moyen, semblait-il, pour l'Angleterre et la France : prendre l'offensive à leur tour, attaquer la Turquie là où elle était supposée vulnérable, aux confins de l'Europe, dans la région classique des Dardanelles.

L'action navale. — Les flottes alliées, maîtresses de la Méditerranée, dominaient la mer Egée. Le 3 novembre elles avaient tiré quelques coups de canon contre les forts turcs de la côte, et au mois de décembre un sous-marin anglais le *B-II* avait réussi, en pénétrant dans les détroits, à torpiller le vieux cuirassé turc *Messoudieh*. Mais ces démonstrations navales n'avaient guère que l'intérêt moral et économique d'assurer le blocus du littoral ottoman.

C'est seulement en février 1915 que naquit, à Londres, dans l'esprit du premier Lord civil de l'Amirauté, M. Winston Churchill, l'idée d'une grande entreprise destinée à ouvrir la route de Constantinople.

L'accès de la mer de Marmara, dont Stamboul occupe la rive orientale, paraissait interdit aux flottes anglo-françaises. Comment traverser en effet le long et étroit défilé des Dardanelles, barré par des champs de mines et protégé par de nombreux forts et de puissantes batteries ?

C'était à l'entrée, sur la rive d'Europe, le fort de Seddul-Bahr et la batterie Erteroul, sur la rive d'Asie le fort de Koum-Kaleh et la batterie Oranieh, puis les batteries de Souan Deré et de Kilid Bahr (en Europe), les canons de la pointe Kephez et les forts de Tchanak en Asie. Le détroit dans cette partie n'avait plus que 1400 mètres de large, et il était défendu par 80 pièces de gros calibre, des centaines d'obusiers et des tubes lance-torpilles. Il est vrai qu'après Tchanak le défilé était plus ample, les défenses plus rares, l'accès de la Marmara presque aisé. Mais jamais depuis 1807, année où l'amiral Duckworth avait traversé les détroits, une flotte n'avait forcé les Dardanelles, et parmi les marins

de toutes les nations l'impossibilité du passage était devenue un véritable axiome.

M. Churchill estima que cette opinion traditionnelle était sans valeur. Il croyait que la chute de forteresses comme Liège, Namur, Maubeuge, Anvers prouvait l'infériorité des défenses fixes attaquées par une artillerie supérieure. Pour détruire les fortifications turques il suffirait uniquement de leur opposer des canons en grand nombre et de gros calibre. Or n'était-il pas facile de concentrer devant les Dardanelles une escadre assez forte pour remplir ces conditions? Les marines britannique et française n'avaient guère qu'à puiser dans leurs réserves de cuirassés anciens. Ainsi au mois de février 1915 l'amiral anglais Carden, mis à la tête de la flotte de l'Égée, se trouva disposer de dix-huit bâtiments : quatorze anglais, dont un superdreadnought récemment achevé, le *Queen Elizabeth*, et quatre français sous les ordres du contre-amiral Guepratte. L'ensemble fournissait 280 canons, quantité très suffisante, d'après la théorie de M. Churchill pour obtenir un résultat, et l'attaque commença aussitôt, sans attendre que, conformément à l'avis de lord Fisher, premier Lord naval de l'Amirauté, un corps expéditionnaire eût été constitué comme collaborateur de la flotte.

Le 19 février huit cuirassés anglais et français entreprennent par un bombardement continu de ruiner les forts de l'entrée. A 8 heures du matin, les bâtiments désignés pour l'opération ouvraient un tir à longue portée, auquel ne pouvait pas répondre l'artillerie turque, sur les forts du cap Hellès et Kum-Kaleh. Le *Suffren* (commandant de Marguerie), chargé de détruire ce dernier ouvrage, s'embossa près de la côte d'Asie et commença un tir direct à 10 000 mètres par-dessus les falaises et le village de Yeni-Sher. Après quelques coups de réglage, son tir, apprécié par le *Gaulois*, devint d'une efficacité remarquable au milieu des parcs et des pièces. L'amiral anglais Carden, commandant supérieur, ne tarda pas à lui en signaler toute sa satisfaction. La côte, qui est défendue par de nombreuses batteries de campagne contre un débarquement possible, était surveillée, pendant le tir du *Suffren*, par le *Gaulois* (commandant Biard), et par le torpilleur *Fanfare* (commandant Bonnin). En même temps, les ouvrages du cap Hellès, de Seddul-Bahr et d'Oranieh étaient bombardés respectivement par les cuirassés *Triumph*, *Inflexible* et *Cornwallis*. Le tir anglais était excellent, favorisé comme le nôtre par une mer parfaitement calme et une pureté d'atmosphère exceptionnelle.

Lorsque la destruction des fortifications bombardées fut jugée suffisante, à 2 heures 45, le *Vengeance*, le *Cornwallis*, le *Triumph* et trois cuirassés français appuyés par l'*Inflexible* et l'*Agamemnon* s'approchèrent des côtes pour continuer le feu avec des pièces de moindre portée. L'amiral avait estimé qu'il était opportun de changer de tactique et il avait signalé vers 1 heure à tous les bâtiments de rallier derrière lui, ordonnant au *Vengeance*, qui battait pavillon du vice-amiral de Robeck, de faire route vers le détroit et de provoquer les batteries. La tactique réussit. A peine le *Vengeance* avait-il fait quelques buts sur Koum-Kaleh que cette batterie et celle de Erteroul ouvraient le feu. Le *Vengeance* riposte à Erteroul par un bombardement nourri, cependant le tir de la batterie est encadrant, et le bâtiment court un mauvais bord. Le croiseur *Inflexible* et les cuiras-



Cl. Marius Bar.

CONTRE-AMIRAL GUEPRATTE.

sés *Agamemnon* et *Bouvet* lâchent leurs bordées à son secours, mais Erteroul tire avec acharnement. Alors l'amiral signale au *Suffren* et au *Gaulois*, qui rallient, de venir à la rescousse et ceux-ci, sous un feu continu de quelques minutes, écrasent littéralement Erteroul. C'est l'instant le plus pathétique de la journée. Le cap Hellès disparaît sous la fumée noire des explosions. Les artilleurs turcs ont dû s'enfuir épouvantés; aucune batterie ne répond plus au feu des bâtiments alliés.

Pendant plusieurs jours, malgré le mauvais temps, guidée par les hydroaéroplanes, la flotte continua son ouvrage. Le 25 février elle l'acheva brillamment. Les quatre forts principaux de l'entrée des Dardanelles, la batterie du cap Hellès, le fort de Seddul-Bahr, le fort Arkariech-Dubia et le fort Kum-Kalessi, attaqués à nouveau par les bâtiments anglais ainsi que par le *Gaulois*, le *Suffren* et le *Charlemagne*, à 10 heures et demie du matin ne tenaient plus à 5 heures 15 du soir. Dès le premier coup du *Queen Elizabeth* sur Seddul-Bahr, Erteroul, qui avait été réparé pendant les cinq jours de mauvais temps, ripostait du tac au tac sur le

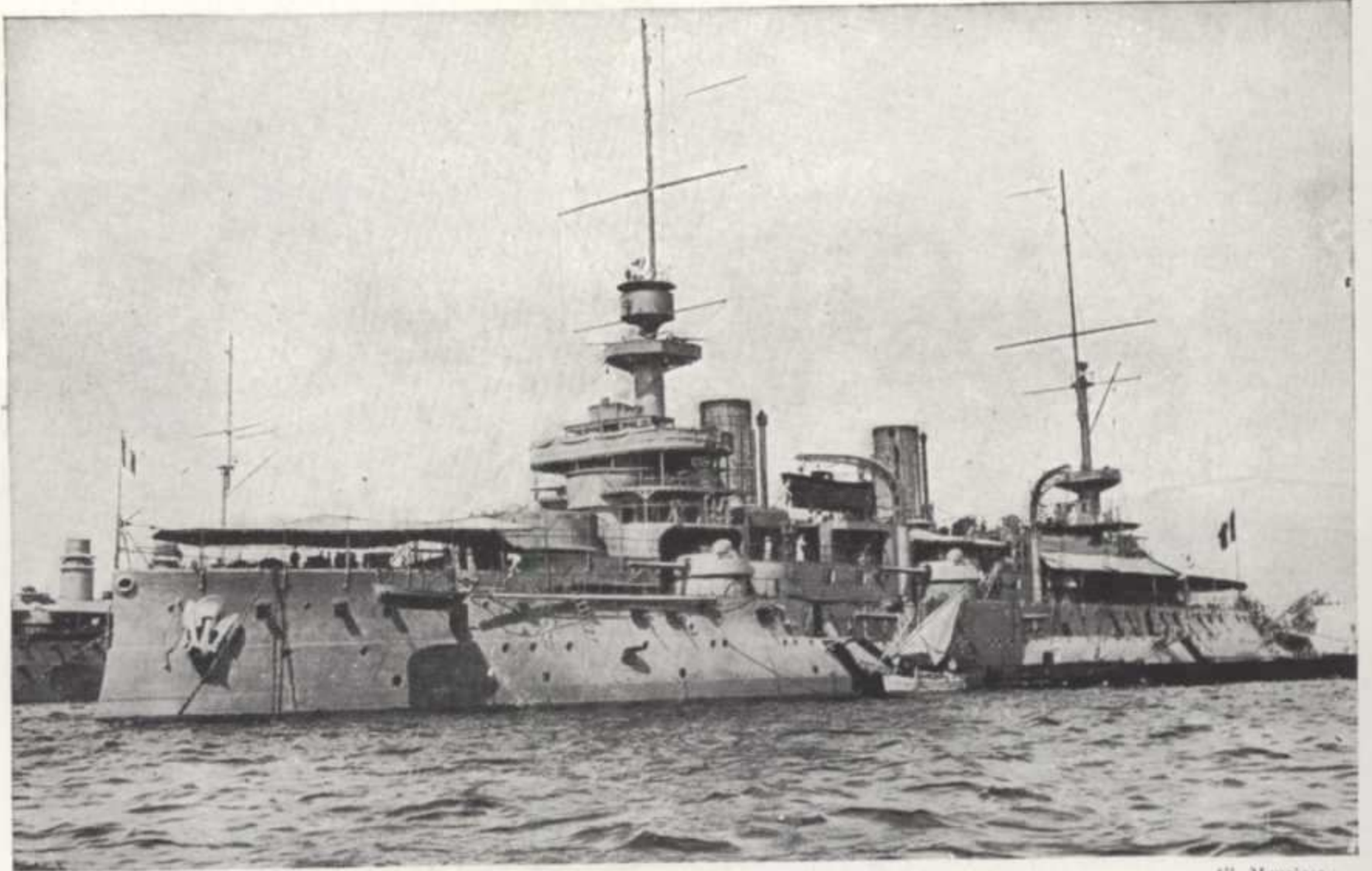
Gaulois et l'*Agamemnon*. Aussitôt les bâtiments concentraient leurs tirs sur cette batterie dont l'armement faisait preuve d'un rare sang-froid, les projectiles de 381 du *Queen* tombant nombreux sur Erteroul, et produisait des ravages effrayants. En effet, malgré un feu intense, le tir de la batterie devenait encadrant et mettait en danger le *Gaulois* et l'*Agamemnon*. Un de ses obus de 24 passait sur la plage avant du *Gaulois* et renversait des gradés de la manœuvre occupés à virer la chaîne, tandis que les batteries de campagne de Yeni-Kioi lui envoyaient de nombreux schrapnels. Le *Queen Elizabeth* met fin à une situation angoissante par un superbe coup de 381 en plein but sur Erteroul. Il est midi 10. Les Allemands, qui certainement



Cl. Chusseau-Flaviens.

ENTRÉE DES DARDANELLES.

armaient cette batterie, sont morts avec courage. Le *Vengeance* exécute alors son premier raid (midi 45), suivi à grande distance par *Cornwallis*, *Suffren* et *Charlemagne*. Ces bâtiments s'approchèrent à 2 000 mètres des batteries et exécutèrent contre elles un feu nourri. Au retour du raid français le *Suffren* stoppa à poupe du bateau amiral anglais *Inflexible*, et la musique de l'amiral Guepratte attaqua les refrains joyeux de « Royal marines », pendant que les marins des deux nations poussaient des hurras sur le pont. C'était une détente bien française après un très dur combat. Il ne restait



LE CUIRASSÉ « SUFFREN », BATTANT PAVILLON DU CONTRE-AMIRAL FRANÇAIS.

Cl. Meurisse.

plus qu'à parachever la destruction. Les cuirassés *Albion*, *Triumph*, suivis du *Vengeance* qui paraît vouloir surtout punir Hellès de ses coups dangereux du 19, s'approchent près du rivage et démolissent les derniers canons. Et déjà la flottille de « mine sweepers » a reçu l'ordre d'appareiller et de se diriger sur les détroits.

La nuit tombe doucement et les grands bâtiments s'éloignent, sauf la division de Robeck qui reste pour appuyer les opérations de la flottille.

Les Turcs mettent le feu au village de Seddul-Bahr et de Koum-Kaleh et font sauter les magasins des batteries avant de se retirer à l'intérieur.

Les dragueurs de mines s'employèrent activement en dépit d'une violente nuit d'orage à nettoyer le détroit sur une distance de six kilomètres, et, le 26 février, l'*Albion* et le *Majestic* s'avançant jusqu'à la limite de l'espace déblayé commençaient le bombardement du fort Dardanus. Pendant ce temps le *Vengeance* et l'*Irrésistible* débarquaient à Koum-Kaleh et à Seddul-Bahr des détachements de démolition qui détruisaient les quatre forts de l'entrée, sans trouver de résistance.

Pendant quinze jours le bombardement se poursuit — avec des interruptions causées par le mauvais temps — avant qu'une attaque générale soit tentée pour le forçement des détroits. Le 1^{er} mars les navires *Triumph*, *Océan* et *Albion* attaquèrent les forts de la passe, tandis que quatre cuirassés français opéraient au large de Boulaïr. Le même jour les mines étaient draguées jusqu'à deux kilomètres du cap Kephez. Le 3 mars les cuirassés anglais *Irrésistible*, *Albion*, *Prince-George* et *Triumph* tirent à nouveau sur le fort Dardanus et sur des batteries cachées aux alentours. Les flottes alliées peuvent pénétrer dans l'intérieur des Dardanelles sur une distance de 25 kilomètres. D'autre part, des détachements de l'infanterie de marine britannique achevaient de déblayer le terrain qu'avaient précédemment bouleversé les navires alliés sur les deux rives à l'entrée des détroits. Le cuirassé *Queen Elizabeth*, le plus moderne et le plus puissant des bâtiments anglais, entreprend le 5 une opération extrêmement délicate, l'attaque par feu indirect des forts qui défendent le goulet. Il dirige sa canonnade du golfe de Xeros contre trois ouvrages seulement, le fort Roumélie-Medjidié-Tabia, au sud de la

pointe de Kilid-Bahr, le fort Hamidié second Tabia et le fort Hamagié. Après avoir tiré vingt-neuf projectiles, on constatait qu'il avait endommagé gravement les forts Roumélie et Hamagié et qu'il avait fait sauter la poudrière du fort Hamidié dont la position était garnie des meilleurs et des plus lourds canons turcs.

Les travaux de destruction contre les forts et les batteries de l'intérieur des détroits continuent, et l'amiral Carden croit qu'ils ont été assez efficaces pour préparer l'attaque de la passe de Tchanak. Mais subitement malade il cède son commandement au contre-amiral John Michael de Robeck (16 mars). Celui-ci conserve pour l'action le 18 mars, date primitivement fixée à la suite d'un conseil tenu sur le *Suffren* entre les amiraux et les commandants des navires alliés.

Six cuirassés anglais — dont le *Queen Elizabeth* — canonneront vigoureusement, un peu avant midi, — les forts de Tchanak, de Kilid-Bahr, de Souan Déré, de Dardanus et de la pointe Kephez. Les Turcs répondent avec énergie. A midi et demi les quatre bâtiments français, *Suffren*, *Gaulois*, *Bouvet*, *Charlemagne*, s'avançant jusqu'à deux kilomètres de la pointe Kephez, et après une heure et demie de combat se retirent pour faire place à d'autres cuirassés britanniques. A ce moment une des mines dérivantes lancées par les Turcs frappe le *Bouvet* qui coule en une minute au nord du village d'Erenkeui et dans le même temps le *Gaulois* est gravement avarié par des obus. Pourtant le bombardement continue avec des bâtiments de relève, mais dans l'après-midi les cuirassés anglais *Irrésistible*, *Océan*, et le croiseur *Inflexible* heurtent successivement des mines, et si le dernier n'était que seulement endommagé, les deux premiers coulaient. Il en était de même pour un torpilleur anglais et un destroyer qui transportait des marins échappés à l'engloutissement de l'*Océan* et de l'*Irrésistible*.

L'importance de ces pertes décida le vice-amiral de Robeck à suspendre l'attaque à 6 heures du soir, et il regagna la petite île de Lemnos qui servira désormais de base à la flotte et à l'armée, et dont le vaste port, Moudros, deviendra le quartier général du corps de débarquement.

Dans un télégramme adressé à l'Amirauté, de Robeck



TÉNÉDOS, BASE NAVALE DES ALLIÉS, PHOTOGRAPHIÉ EN AÉROPLANE.

rendait hommage à la flotte française qui avait été durement éprouvée. « Je désire attirer l'attention des lords de l'Amirauté, écrivait-il, sur la conduite magnifique de l'escadre française. Les pertes élevées qu'elle a subies n'ont pas diminué l'intrépidité de ses équipages. Elle a été conduite au combat par le contre-amiral Guepratte avec la plus grande bravoure. »

L'expédition de Gallipoli. — L'échec de l'action navale devait déterminer une modification essentielle au plan de M. Winston Churchill : pour libérer les détroits, le débarquement d'un corps expéditionnaire important se manifestait nécessaire. Le gouvernement anglais, qui avait comme la haute responsabilité de l'entreprise, le reconnut et il prépara hâtivement l'organisation d'une petite armée. La France accepta de fournir un contingent, et même avant le 18 mars quelques troupes anglaises et françaises avaient atteint les rives de la mer Égée; toutefois leur embarquement avait été si défectueux qu'il fallait aussitôt les transporter en Égypte. C'est là autour d'Alexandrie, notamment à Ramleh, que s'opéra la vraie concentration de l'armée anglo-française des Dardanelles placée sous les ordres d'un vétéran renommé de la guerre du Transvaal, le général sir Ian Hamilton, ancien chef d'état-major de Kitchener dans l'Afrique du Sud et vieux méditerranéen.

Les troupes anglaises comprenaient une division régulière, la 29^e division

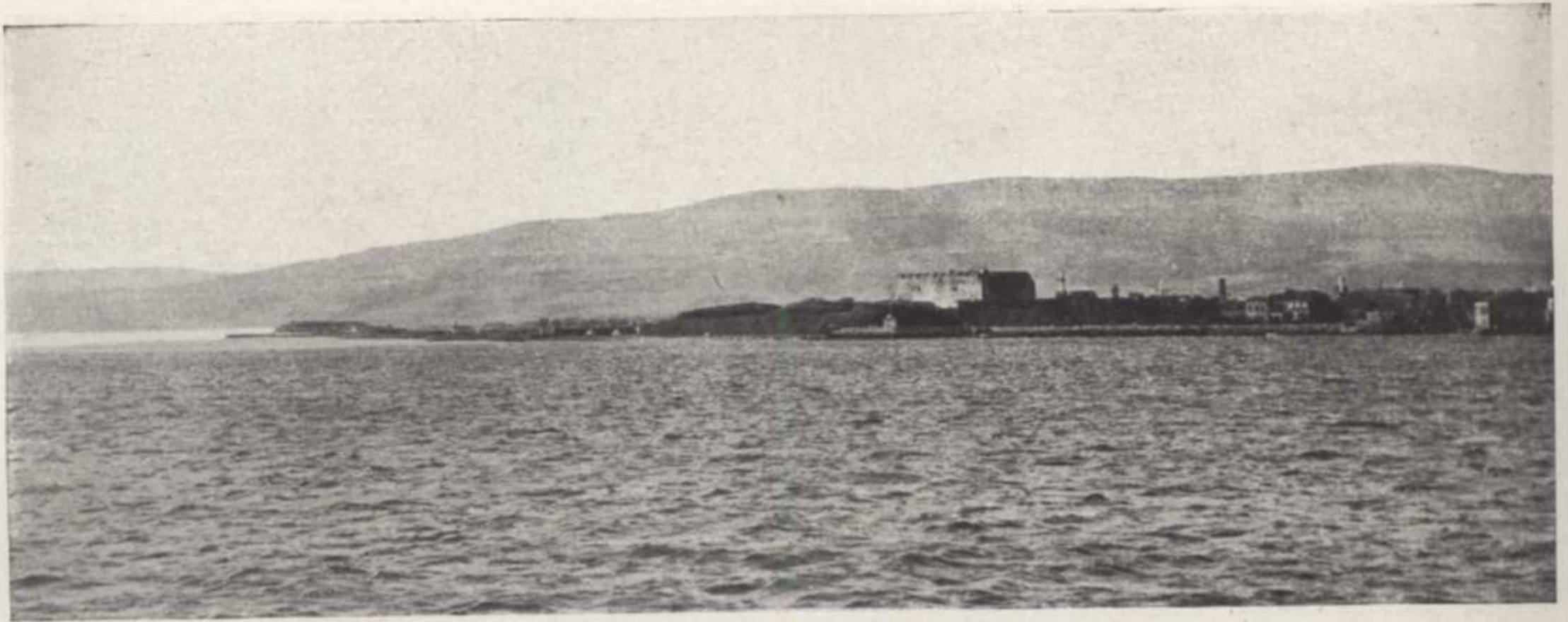
(86^e, 87^e, 88^e brigades), major Hunter-Weston, une division navale, l'East Lancashire territorial division (brigades de fusiliers de Lancashire, de l'East Lancashire et de Manchester), et enfin un corps d'Australiens et de Néo-Zélandais commandé par le général sir W. R. Birdwood. Le contingent français à la tête duquel était le général d'Amade ne comptait encore qu'une division, celle du général Masnou, qui fut tué. Elle était ainsi composée : chef d'état-major, colonel Descoins; brigade coloniale mixte (4^e et 6^e coloniaux), colonel Rueff; brigade métropolitaine (175^e d'infanterie et 1^{er} de marche d'Afrique), général Vandenberg. Ces effectifs comprenaient des zouaves, de la légion étrangère, des Martiniquais et des Sénégalais. L'artillerie (65 de montagne, 75 et 155) était sous les ordres du lieutenant-colonel Brunet; deux compagnies de génie avaient comme chef le commandant Bouyssou; le service de santé était dirigé par le médecin principal Barbot et l'escadrille d'avions par le capitaine Cesari. La seconde division (général Bailloud) ne devait être formée qu'au mois de mai. L'ensemble s'élevait à environ 90000 hommes, trop faible armée pour les obstacles immenses à surmonter.

En attendant qu'elle pût entrer en action, les flottes alliées poursuivirent le bombardement intermittent des forts des détroits sans obtenir de résultat appréciable. Les navires, mis hors de combat le 18 mars, avaient été remplacés par des unités d'une valeur équivalente, le *Henri IV*, le *Jauréguiberry*, le *Queen*, le *London*, le *Prince of Wales*. La force navale franco-britannique mouillée à Ténédos ne subit pas de diminution, mais elle se borna pendant un mois à des opérations de détail, pendant que se préparait le corps expéditionnaire.

Où le débarquerait-on? Le général d'Amade proposa le débarquement sur un point qu'il indiqua avec précision sur la côte d'Asie Mineure pour, de là, marcher sur Brousse et Constantinople, mais sir I. Hamilton, sur les instructions rapportées par lui de Londres, décida de porter l'effort essentiel sur la côte d'Europe pour occuper méthodiquement la presqu'île de Gallipoli. L'idée était séduisante, mais sa réalisation insuffisamment étudiée. La péninsule, longue (75 kil.)



VICE-AMIRAL ANGLAIS DE ROBECK.



TCHANAK SUR LA CÔTE ASIATIQUE.

avec l'appui de la marine qui rendrait les positions intenable à l'artillerie et surtout à l'infanterie turques. Chacun des massifs qui occupent la presqu'île ne pouvait-il être ainsi enlevé sans trop de pertes par cette collaboration de la flotte et de l'armée? Le général Hamilton le crut et prit ses dispositions en conséquence. Il ordonna deux débarquements principaux, l'un confié aux Anglais, à l'extrémité de la péninsule, autour du cap Hellès et de Seddul-Bahr, l'autre laissé aux Australiens, à vingt-cinq kilomètres plus au nord, le long du golfe de Saros, près de Gaba-Tépé. Quant aux Français, ils devaient tenter une forte diversion sur la côte d'Asie à Koum-Kaleh. La date de l'attaque fut définitivement arrêtée au 25 avril, et elle se produisit au jour dit, à l'heure indiquée, cinq heures du matin.

L'Amirauté britannique en rendit compte dans ce communiqué officiel : « Le débarquement commença le 25 avril avant le lever du soleil. Il s'opéra sur six points différents, sous la protection de toute la flotte. Sur cinq de ces points, il réussit du premier coup, en dépit d'une vigoureuse résistance des Turcs fortement retranchés dans les lignes successives que protégeaient des fils de fer barbelés et qui avaient,

en certains endroits, une largeur de 50 yards (45^m,70) ; les Turcs en outre étaient soutenus par de l'artillerie. »

Sur le sixième point de débarquement, au nord du cap Hellès, près de Seddul-Bahr, les Turcs mieux préparés se défendirent avec une extraordinaire énergie : des lignes de fils de fer barbelé se prolongeaient en pleine mer, deux petites éminences voisines étaient garnies de mitrailleuses. Pourtant, grâce au courage des troupes de Lancashire, le débarquement s'accomplit et les hauteurs furent prises d'assaut.

A Seddul-Bahr même, dont on savait les fortifications particulièrement redoutables, on usa d'un stratagème. Un transport, le *River-Clyde*, spécialement aménagé pour donner rapidement passage à de nombreux fantassins, s'approche du rivage et se laisse échouer. Aussitôt de ses flancs sortent deux mille fusiliers qui gagnent la terre sous le feu épouvantable de l'artillerie turque. La moitié des hommes sont tués, le brigadier général Napier en tête : les autres se maintiennent jusqu'à la nuit, où l'on parvient enfin à leur amener des renforts.

De leur côté les Australiens avaient également réussi,



KILID-BAHR SUR LA CÔTE EUROPÉENNE.



Cl. Branger.
GÉNÉRAL D'AMADE.



Cl. Elliott et Fry.
SIR IAN HAMILTON.



SIR CHARLES MONRO.

entre Gaba-Tépé et Ari-Bournou, à débarquer 12 000 hommes, qui enlevèrent les tranchées ennemies à la baïonnette, escaladant les falaises à pic, et résistèrent avec succès aux contre-attaques les plus violentes.

Sous les ordres du colonel Rueff, le 6^e régiment colonial, une batterie de 75 et un détachement de sapeurs, — en tout 3 000 hommes, — effectuaient sur la côte d'Asie la diversion prévue par le plan du général Hamilton. Le *Jauréguiberry*, l'*Henri-IV*, le *Jeanne-d'Arc* et le cuirassé russe l'*Askold* préparèrent le débarquement par un bombardement soutenu. Nos troupes mettaient pied à terre après dix heures, et il ne leur fallait pas cinquante minutes pour s'emparer du village de Koum-Kaleh. Les Turcs résistèrent mieux dans le cimetière, et pendant la nuit nous eûmes à subir de violents retours contre-offensifs de l'ennemi. Au matin le *Latouche-Tréville*, qui s'était joint à notre division navale, écrasait ce centre de résistance des Ottomans sous le feu de son artillerie. Toutefois nos pertes avaient été lourdes. Nous avions eu à combattre la 10^e division turque munie de grosse artillerie, — et le 26 au soir, notre but de diversion atteint, le général d'Amade donnait l'ordre du rembarquement pour venir en aide aux Anglais, avec les régiments qui n'avaient pas encore été engagés.

Les batailles de Krithia.

— En somme, malgré des difficultés imprévues et des sacrifices considérables, l'entreprise ne semble pas mal commencer. Les 26 et 27 avril toute la pointe sud de la péninsule, sur une largeur de 3 kilomètres et une profondeur de 2, est nettoyée d'ennemis. Le général Hamilton

décide alors un grand mouvement convergent. Le 28 les troupes de Seddul-Bahr se porteront vers le nord pour enlever le village de Krithia et la hauteur d'Atchi-Baba qui domine la région; de là elles marcheront au-devant des Australiens et avec eux se rabattront sur Maïtos, l'une des clefs des détroits.

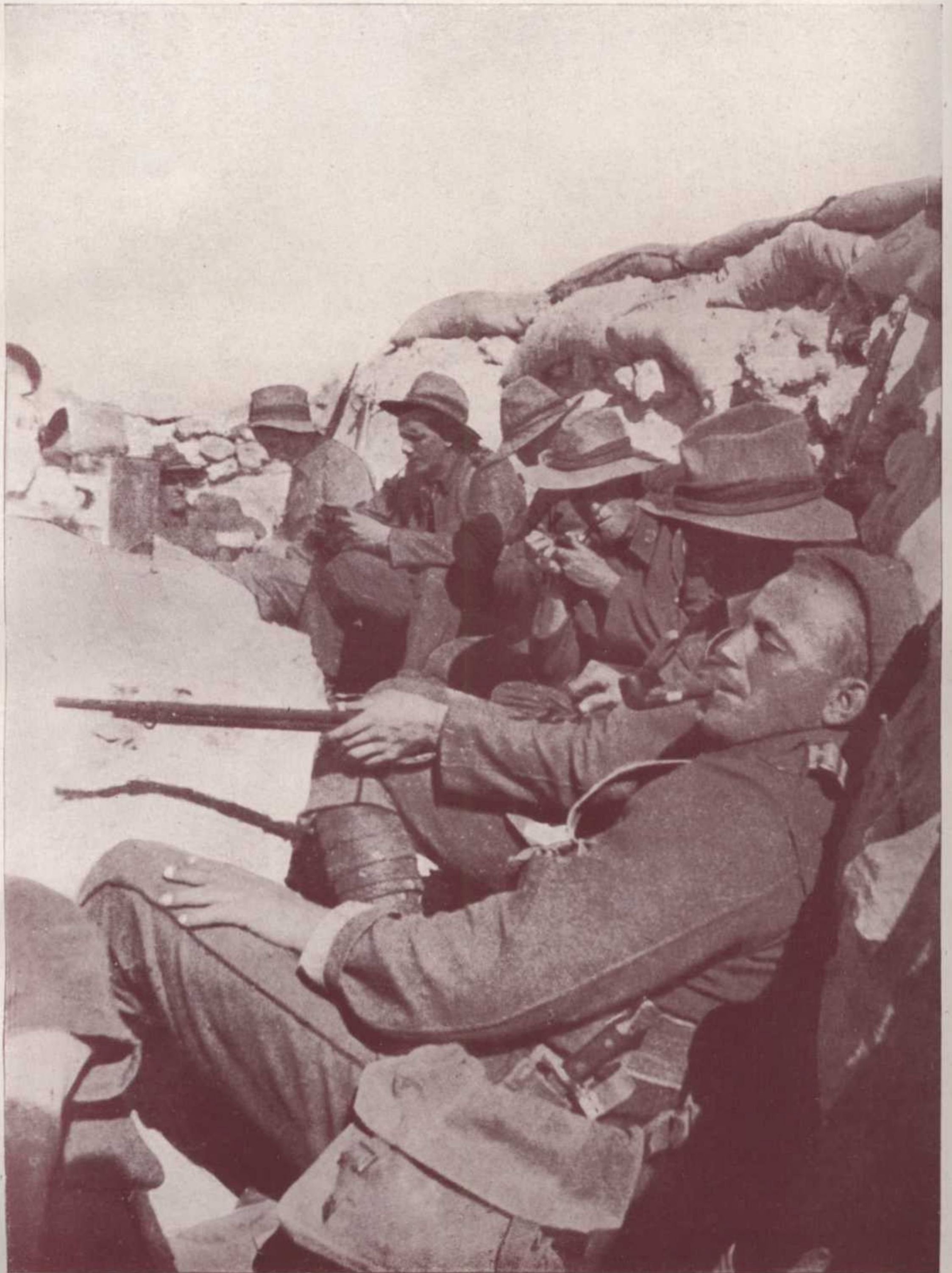
Le plan était d'une conception heureuse. L'attaque cependant du 28 ne réussit pas, et ce furent les Turcs qui, le 1^{er} mai, prirent l'offensive pour jeter les Alliés à la mer. Une proclamation enflammée montre l'importance que le commandement ottoman attribuait à cette opération :

« Attaquez l'ennemi à la baïonnette, y lisait-on, et détruisez-le complètement. Nous ne reculerons pas d'un pas, car, si nous le faisons, notre religion, notre patrie et notre nation périront. Soldats! le monde vous regarde! votre seul espoir de salut est de gagner cette bataille, ou de donner glorieusement votre vie en l'essayant! » Attaquant le corps français composé de zouaves, de Sénégalais et de légionnaires, avec plus de 60 000 hommes, quand d'Amade n'en avait pas 20 000, ils faillirent nous refouler. Un de nos généraux de brigade, Vandenberg, la canne à la main, qui parcourt les lignes pour reconforter ses soldats, est gravement blessé. Les troupes le vengent par une charge irrésistible qui arrête pour un moment la pression ottomane.

D'ailleurs des renforts anglais et français venaient d'arriver à Hamilton. C'était pour nous la seconde division commandée par le général Bailloud, qui comprenait : une brigade coloniale mixte (7^e et 8^e régiments) général Simonin, une brigade métropolitaine (175^e d'in-



Cl. Rol.
GÉNÉRAL GOURAUD.



LES ANZACS DANS LA TRANCHÉE A GALLIPOLI.



PORT ET BAIE DE MOUDROS.

fanterie, 2^e de marche d'Afrique) général Ganeval (tué) ; son artillerie était sous les ordres du colonel Aldebert.

Le général anglais décida alors de renouveler la tentative malheureuse du 28 avril, mais l'effort, commencé le 6 mai et poursuivi les 7 et 8, n'aboutit qu'à de maigres résultats, malgré l'héroïsme déployé. Un bombardement intense permit d'occuper quelques lignes de tranchées, cependant les positions turques, vraiment formidables, ne furent pas atteintes. Dès lors il fallut se résigner à une guerre de siège

comme en France et en Belgique. Plusieurs fois l'on essaya encore d'enlever la hauteur d'Atchi-Baba, dont le pic mesure 250 mètres, le 4 juin notamment, et aussi les 28 et 30 juin, le 12 juillet enfin. Les Turcs subirent d'énormes pertes, les Alliés de considérables. Mais la bravoure des soldats et de leur chef le général Gouraud, fort grièvement blessé le 30 juin, — il avait remplacé en mai le général d'Amade, — fut à peu près inutile. Et, du reste, Atchi-Baba conquis, les Turcs disposaient en arrière de positions aussi fortes et



DÉBARQUEMENT DES SOLDATS AUSTRALIENS DANS LA PRESQU'ÎLE DE GALLIPOLI.



PANORAMA DE SEDDUL-BAHR OCCUPÉ PAR LES TROUPES ALLIÉES.

minutieusement préparées. Tout ne démontrait-il pas que le plan d'attaque par le cap Hellès était vicieux et que l'entreprise était encore à reprendre sur d'autres bases ?

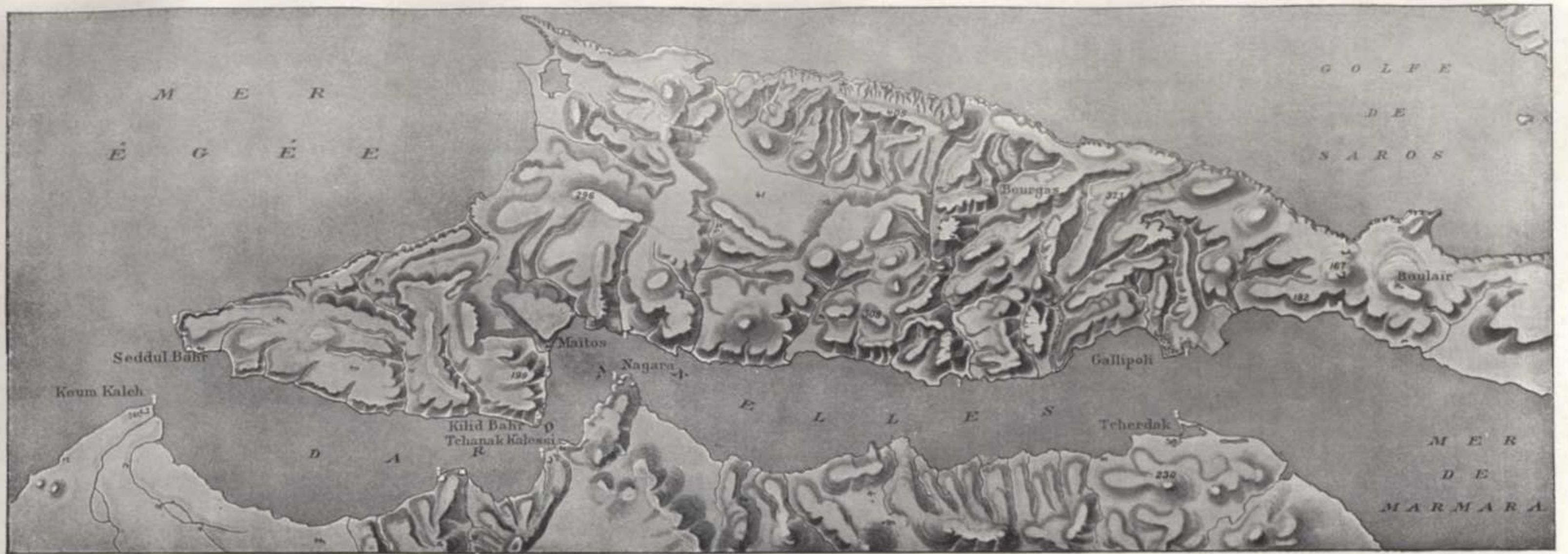
Anzac et Suvla. — Déjà, au point de vue naval, la lutte s'était modifiée. Plusieurs sous-marins allemands, partis de Wilhelmshafen, avaient réussi à traverser la Méditerranée et à gagner les Dardanelles. L'un d'eux torpilla, le 25 mai, le croiseur *Triumph* et, deux jours après, le *Majestic*. Afin d'éviter de nouvelles pertes absolument certaines, l'amiral de Robeck ramena sa flotte à Moudros et fit venir d'Angleterre, pour remplacer ses gros navires, des groupes de monitors de faible tirant d'eau, bâtiments presque insubmersibles qui rendirent les plus grands services. En même temps, les sous-marins anglais et français, renouvelant l'exploit du *E-11*, franchissaient les Dardanelles, coulant des transports turcs et gênant le ravitaillement ennemi : en quelques mois 200 navires ottomans furent détruits et, parmi eux, le cuirassé *Hairreddin-Barbarossa* et plusieurs canonnières. Il est vrai qu'un certain nombre de submersibles anglais et surtout français furent victimes de leur audace, entre autres le *Saphir*, le *Mariotte*, le *Turquoise*, l'*E-12* et l'*E-15*, mais les résultats n'en furent pas moins remarquables.

C'est en tenant compte de cette situation maritime que le général Hamilton adressa à Londres un nouveau plan, propre, d'après lui, à assurer le succès. Approuvé par Kitchener, on voulut le mettre au plus vite à exécution. En fait, la nouvelle tentative ne commença qu'au début du mois d'août 1915.

Le ministère anglais avait mis la valeur de quatre fortes divisions nouvelles



LA FIN DU CUIRASSÉ « MAJESTIC » PHOTOGRAPHIÉE D'UN AÉROPLANE.



DÉTROIT DES DARDANELLES ET PRESQU'ILE DE GALLIPOLI.

à la disposition de sir Ian Hamilton, qui, après avoir rejeté l'idée un moment envisagée d'une grande descente sur les côtes d'Asie, résolut de porter toute cette masse dans la région de Gaba-Tépé et, plus au nord, dans la baie de Suvla.

Depuis le 25 avril, l'*Australian New Zealand Army Corps* (dont les initiales donnent l'abréviation de *Anzac*, employée à la fois pour désigner les troupes elles-mêmes et le district où elles combattaient) avait livré une série de véritables batailles pour conserver ses positions. Grâce à leur héroïsme légendaire et aux talents de leur chef, le général Birdwood, les Australiens repoussèrent toutes les attaques, même celles des 18 et 19 mai dirigées par Liman von Sanders en personne. Mais les Anzac n'avaient pu s'emparer du grand massif de Sari-Baïr, qui, dominant leurs positions, empêchait leur avance dans la direction de Maïtos. Le général Hamilton estima que le corps australien, renforcé et secondé par un débarquement plus au nord, à Suvla, dans une plaine au pied des monts d'Anaforta, réussirait sans doute à emporter Sari-Baïr. Maîtres de cette position, les Alliés, par l'artillerie qu'ils y installeraient, seraient les maîtres des détroits.

Pour tromper les Turcs et détourner leur attention de la région où devait se produire l'effort décisif, l'on procéda à une suite de démonstrations dans le secteur de Krithia.

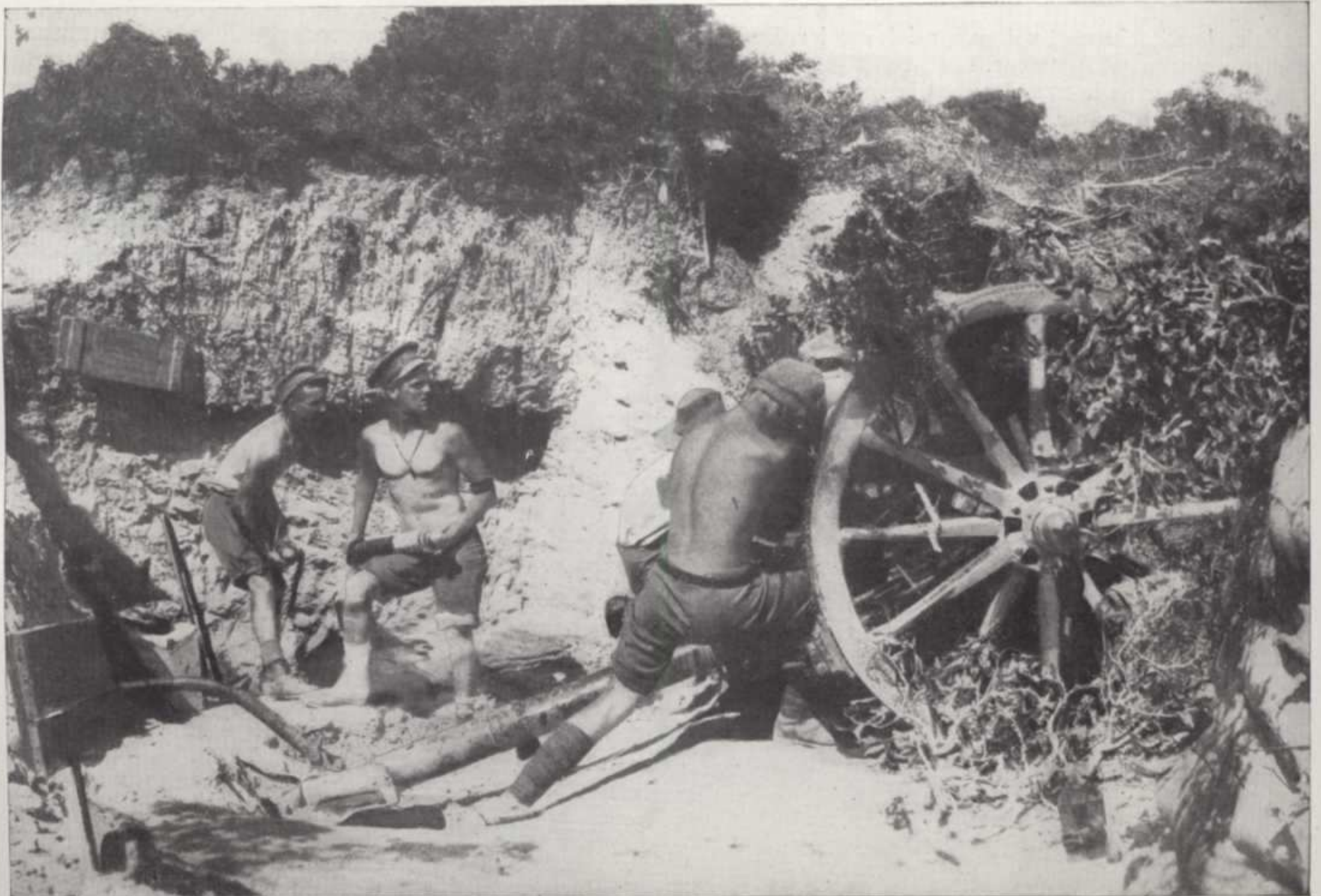


GÉNÉRAL BIRDWOOD.

Pendant ce temps le général Birdwood recevait renforts sur renforts, et, le 6 août, il disposait de plus de 35 000 hommes. On convint qu'il prendrait l'offensive ce jour-là au matin, tandis que le débarquement à Suvla ne commencerait que pendant la nuit du 6 au 7, après le mouvement des Anzac.

Un violent bombardement prépara l'assaut de la brigade de la Nouvelle Galles du Sud, à l'extrême droite, contre les positions formidables du « Pin solitaire » ; elle s'en empara et s'y consolida. Mais ce n'était qu'une pointe hardie destinée à accrocher les réserves turques. La grande attaque a lieu plus au nord. Quatre colonnes partent dans la nuit vers Sari-Baïr, dont elles enlèvent, après des combats d'une extraordinaire violence, toutes les premières lignes. Elles se reposent pendant quelques heures dans la matinée du 7 août, puis elles reprennent leur marche et elles s'emparent de Chunak-Baïr, l'une des parties essentielles du

Sari-Baïr. Les pertes sont énormes, et les Australiens, qui espèrent toujours voir arriver les secours débarqués à Suvla, demeurent seuls ! Toutefois Birdwood ordonne un nouvel effort. Le 9 août, dans un élan merveilleux, l'avant-garde de la colonne Baldwin enlève la cote 305, la véritable clef de Gallipoli. Malheureusement une lamentable confusion se produit. Les monitors anglais non prévenus ouvrent un feu intense contre la position, et, décimé par les obus



CANONNIERS AUSTRALIENS PENDANT UN DUEL D'ARTILLERIE.



TROUPES FRANÇAISES DÉBARQUANT A MOUDROS.

Cl. Roi.

anglais, le détachement vainqueur doit reculer. Les Turcs contre-attaquent violemment. Les Néo-Zélandais les arrêtent d'abord, mais, le 10 août, une division ennemie lancée contre le Chunak-Baïr, tenu par deux faibles bataillons, parvient à submerger ses défenseurs. Il est vrai que les Turcs victorieux ne peuvent pas déboucher de Chunak-Baïr, mais le général Baldwin est tué, et le soir Birdwood

général Stopford, ainsi que ses subordonnés, étaient dépourvus d'initiative. Aussi les Anglais n'avancent qu'avec lenteur, ils perdent ainsi le bénéfice de la surprise et permettent aux Turcs d'amener en hâte des renforts. Le 8 août au soir, sir Ian Hamilton, pressentant ce qui se passait, accourut de la petite île d'Imbros, où il avait établi son quartier général, pour stimuler ses lieutenants. Mais lorsqu'il or-

donna une offensive vigoureuse, ses ordres ne furent pas exécutés avec la promptitude nécessaire.

Une tentative d'attaque, déclanchée le 9 août, ne réussit pas; les 10 et 11 août, d'autres assauts furent aussi malheureux.

Les troupes anglaises, braves, mais mollement commandées, ne parvinrent pas à enlever des positions très fortes, gardées par des effectifs ennemis triples de ceux qu'on eût rencontrés le 7 août. Le général Hamilton enleva son commandement à Stopford; il était trop tard: toute avance devenait impossible. Le nouveau chef du IX^e corps, le général Byng, put seulement, à l'aide de renforts expédiés d'urgence d'Égypte, progresser légèrement sur sa droite et entrer ainsi en liaison avec le général Birdwood. Dès lors le front anglo-australien de Suvla et d'Anzac s'étendit sur une longueur ininterrompue de près de 20 kilomètres. C'était un maigre résultat pour un effort considérable, et sans proportion avec les pertes subies.



VUE DE SEDDUL-BAHR, PRISE EN AÉROPLANE, PENDANT LE SÉJOUR DU RIVER-CLYDE.



LE CAMPEMENT DES TROUPES BRITANNIQUES A SUVLA.

La fin de la campagne. — L'échec de sir Ian Hamilton devait-il marquer la fin de tant d'efforts? L'opinion anglaise, émue des fautes commises, ne l'admettait pourtant pas. Mais le gouvernement britannique était quelque peu découragé. Déjà les insuccès navals avaient entraîné la retraite de M. W. Churchill et de Lord Fisher, le désastre de Suvla n'amènerait-il pas le rappel de sir Ian Hamilton? Le ministère anglais en référa au gouvernement français, qui accepta de prendre la direction de l'expédition. Après la blessure du général Gouraud, le corps français du cap Hellès avait été commandé par le plus ancien divisionnaire, le général Bailloud. La France décida d'organiser une armée nouvelle confiée au général Sarrail, l'un des vainqueurs de la Marne, et peut-être cette armée était-elle destinée à combattre sur la rive asiatique des détroits.

Mais au cours du mois de septembre la situation en Orient se transforma, la Bulgarie se rangeait aux côtés des empires centraux et au début d'octobre attaquait les Serbes de flanc, pendant que Mackensen franchissait le Danube. Il était indispensable de secourir les Serbes. Le gouvernement français résolut d'occuper Salonique. Le 6 octobre l'avant-garde de la division Bailloud y débarquait, et dix jours après le général Sarrail venait prendre le commandement des troupes franco-anglaises de Macédoine.

L'occupation de Salonique interdisait toute pensée d'offensive nouvelle aux Dardanelles, et bientôt même l'utilité du maintien d'une armée à Gallipoli parut douteuse. En plein accord, les gouvernements anglais et français décidèrent une évacuation qui permettrait d'employer ailleurs les soldats aguerris d'Anzac et de Seddul-Bahr. Mais sir Ian Hamilton refusa de procéder à cette opération; il fut rappelé et remplacé par le général Monro, un des héros de Loos. Kitchener vint se rendre compte lui-même des moyens utilisés pour faciliter le départ. Tout le mois de novembre fut employé à ces préparatifs. Le 20 dé-

cembre, pendant que l'on feignait d'attaquer vers Krithia, eut lieu sans encombre le rembarquement des troupes qui



LES ANZACS APRÈS LEUR DÉBARQUEMENT DANS LA BAIE DE SUVLA.



Cl. Sect. phot. de l'armée.

LE CIMETIÈRE FRANÇAIS DE SEDDUL-BAHR.

tenaient la zone Anzac-Suvla ; quelques approvisionnements durent être brûlés, mais les Turcs ne mirent aucun obstacle à la retraite.

Dix jours après, le 4 janvier 1916, ce fut la division du général Brulard qui partit du cap Hellès. Le 9 au matin, malgré une mer très agitée, l'opération était achevée avec des pertes insignifiantes. Cent dix-sept canons furent abandonnés après avoir été rendus inutilisables.

Les Turcs, déçus de n'avoir pas fait de prisonniers, en

général une opération aussi téméraire, s'excusèrent par un « épais brouillard » qui avait facilité la retraite ennemie. Mais en même temps ils pavoisèrent à Constantinople et leur joie peut s'expliquer. Après neuf mois d'efforts, pendant lesquels s'étaient exercées les plus fortes vertus militaires et qui avaient coûté des pertes nombreuses, les Alliés avaient dû avouer leur insuccès et liquider, le moins mal possible, une opération sur laquelle avaient été fondés pendant longtemps de si vastes espoirs.



LA FIN DU « BOUVET » AUX DARDANELLES.

(Rau-forte de M. MAUFRA, d'après les documents officiels.)

